

BARON, M., *L'illettré*, © éditions Anne Carrière, 2006.

*Le narrateur adulte, longtemps illettré, a demandé à Marguerite, une institutrice à la retraite, de lui apprendre à lire.*

Elle m'a fait raconter. Au début, Julien comprenait mal mon « charabia » et il avait décidé de le corriger en me lisant des histoires. À la fin de sa lecture, mençait sa lecture et répétait sa question, mais là, je n'avais rien compris parce qu'il avait enlevé des mots en lisant. Julien me disait que moi aussi je parlais en oubliant des mots importants pour me faire comprendre. Alors il me racontait une autre histoire et je cherchais avec lui les mots oubliés, des petits mots de ficelle – et d'autres encore qui ne paient pas de mine mais sont là pour « éclairer la phrase », disait Julien. Marguerite m'a dit que j'avais eu de la chance de le rencontrer.

[...]

Un peu plus tard, quand j'ai mieux connu Marguerite, j'ai parlé du colloque. J'étais inquiet de savoir si avec sa méthode je pourrais comprendre ma lecture

puisqu'une dame n'avait pas arrêté de crier que si on commençait par déchiffrer à ces bêtises. « Déchiffrer » ça voulait dire assembler comme il faut les lettres des mots pour les transformer en sons. L'important, c'était le nombre de mots connus avant dans leur vrai sens. Aucune méthode ne pouvait faire comprendre plus on connaît de mots et plus on peut comprendre ce qu'on lit et aussi ce qu'on nous dit. » Elle a ri. J'avais bien compris. « Et si on ne comprend pas des mots, comment on fait pour savoir ? » Quelquefois, on pouvait deviner, mais c'était plus sûr de demander à quelqu'un qui savait ou de chercher dans un dictionnaire. J'ai raconté à Marguerite l'histoire des filles de Milton qui « décodaient » du grec pour leur père. Marguerite a dit que les filles lisaient. Elles auraient sans doute aimé comprendre, parce que quand on lit, c'est pour comprendre ce qui est écrit, sinon ça ne sert à rien, mais les gens, par leurs différences d'âge, toujours la même chose et c'était bien comme ça. Elle m'a raconté qu'elle avait lu, vers ses douze ans, un livre au très beau titre : *Vol de nuit*. Longtemps après elle se souvenait du livre comme d'un conte merveilleux mais ne pouvait rien raconter de l'histoire. Un jour elle avait relu le livre. Elle le regrettait : maintenant, elle pouvait raconter l'histoire, mais le souvenir merveilleux avait disparu. J'étais content : je n'apprenais pas seulement à lire avec Marguerite.

En revenant de P. sur mon vélo, je m'amuse à tourner les lettres dans ma tête, à en mettre ensemble et chanter les sons qu'elles font. Des fois ça fait des mots d'objets ou d'animaux, par exemple un « lavoir », un « lapin ». C'est drôle, ça commence pareil, mais les sons d'après font lavoir et lapin et pas autre chose. Les lettres qui font lapin ou lavoir ne sont pas des objets, seulement une manière de décrire des sons, j'ai enfin compris. C'est pas croyable ! Quelques lettres suffisent pour faire des mille et des mille de mots, et chacun a un son différent pour nommer un objet ou un animal sans risque de confondre : lapin c'est lapin et pas lavoir. J'ai compris qu'il fallait apprendre comment fabriquer les sons – Marguerite préfère dire créer – pour trouver « heureux », « école » et tous les autres mots. Créer, c'est mieux que deviner.

Marguerite m'a dit que les sons, parfois, s'amusaient à nous tromper mais qu'un peu d'attention suffit pour éviter leurs pièges. On verrait plus tard.

Elle a aussi commencé à m'apprendre la grammaire, utile pour donner la bonne place aux mots dans les phrases et se faire comprendre des autres, surtout à l'écrit parce que la personne qui lit est seule, sans espoir d'avoir une explication par celui qui a écrit.

[...]

La grammaire, c'est important. Je l'ai bien vu le jour de la dispute de ma mère avec Firmin. Je taillais la haie chez monsieur Patrelle. Ils ne m'ont pas vu, mais Firmin est arrivé. Il n'avait pas encore touché un outil que ma mère est accourue lui offrir une goutte méritée et demander des nouvelles de Jérémie et de la ville de P. « où l'instituteur, il paraîtrait... » Firmin a refusé la goutte et crié qu'il venait prendre ses outils et ne viendrait plus jamais écouter ses salades.

« Quelles salades, Firmin, quelles salades ?

– Comme si tu ne savais pas, sale hypocrite, tes mensonges sur l'instituteur de P. »

J'ai reconnu la voix de métal qu'elle prend quand elle a ses yeux de vipère : elle n'avait jamais dit de mal de l'instituteur, elle avait dit : « Il pourrait se passer des choses, c'était arrivé ailleurs » ; elle n'en avait pas dit plus, mais Firmin avait une langue à toujours en rajouter pour faire son malin. Elle voyait ça d'ici : le Firmin, il se rapproche des gens, avec son air d'en savoir plus que tout le monde, il chuchote que dans son ancienne école, l'instituteur a fait des choses. Mais Firmin, ferait bien d'y retourner, à l'école, pour savoir la différence entre « il aurait » et « il a » – c'est le genre de chose que Marguerite appelle la grammaire. S'il avait parlé comme il faut, les gens n'auraient pas répandu une fausse nouvelle...